

DENISE LEVERTOV

VIE EN FORET  
et autres poèmes

traduits par Jean-Yves Cadoret

(extraits)

Mis en ligne le 21 septembre 2016  
Dernière mise à jour le 24 avril 2019

# VIE EN FORET

Pour Jon :

.

Frère idéal

.

Amant quelquefois

.

Ami

.

Rêveur

(traduit pour Michèle,  
septembre 1994-août 1996)

## MOUVEMENT

S'efforçant de n'être  
le centre de gravité  
de personne.  
Voulant  
aimer : non pas  
se pencher vers  
l'autre, et tomber,  
mais sentir en lui  
l'acier flexible  
se dresser, parallèle  
à l'épine dorsale mais  
au-delà, à partir duquel grandir,  
tremplin de son propre  
tombeau, trampoline vertical  
de l'âme qui s'envole.

## VIE EN FORET

La femme dont la hutte était mangée aux termites  
- cela finirait par cesser,  
par être du passé  
pas tout de suite, plus tard :  
elle le savait et haussait les épaules -  
comptait des amis parmi les oiseaux,  
coeurs haletants.

Parmi les criquets aussi,  
bruns et fidèles,  
crevassés aux foyers de l'hiver.

Mais son désir  
choisit une chrysalide.

O cette lame d'argent  
de l'Eternité qui s'affûtait  
sur la meule de sa vie!  
Le velours profond  
des ailes et le mystère des antennes  
lui arrachèrent des cris d'émerveillement  
lorsque le papillon se déploya  
en tournant vers elle, vers elle, son regard étincelant.  
C'était un homme, de sa taille,  
qui la touchait sur tout le corps.

Et lorsque le Temps, plus tard,  
après que l'Eternel l'eût délié,  
vint frapper à sa porte à coups redoublés, elle sourit,  
mais n'ouvrit pas!

Les arbres  
commencèrent à rentrer d'eux-mêmes, le soir.  
Les termites travaillaient.  
Dans l'ombre de la hutte, la mousse verte  
était un havre  
pour ceux qui la protégeaient.

Elle était marquée au fer  
de son sourire intérieur. Ils mordaient  
à pleines dents son vertige.



Aujourd'hui,  
dans ma maison que le vent et la pluie  
transforment en île, en roc pelé,  
je suis seule aussi,  
silencieuse dans les rafales.

Le fil à plomb  
se tient coi, il  
dort

petit poids froid  
suspendu à la corde fidèle  
du coeur.



---

Que je trouve ou non  
les mots pour toi, pour me dire qui tu es,

je ne te confondrai pas  
avec un arbre auquel grimper. Je te vois  
comme une rivière :  
pétillante, résoute  
en petites pyramides de lumière qui sautent  
en riant de ride en ride tressées,

calme parfois, sombre  
dans les flaques où les rameaux  
se penchent,  
mais jamais  
immobile -

---

J'ignore sa profondeur,  
et si elle est froide. Je veux  
la toucher, y boire, ouvrir la bouche  
penchée sur elle.

Quelquefois comme un enfant  
j'ai glissé sur les rochers et suis tombée dedans.  
Pas grave.  
Je voulais sentir  
en moi ce qui dans la rivière est rivière,

être pierre ou feuille, couler ou être  
emportée par le courant,  
tournoyer et disparaître, tournoyer  
et planer, tournoyer  
et glisser sur l'oeil d'en-dessous.

II - Février

"Et si le ruisseau  
n'était qu'un ruisselet?"

Je pataugerais dedans.

" - si le courant n'était qu'une ride  
incapable de t'emporter?"

Je tracerais mon chemin,  
ni feuille ni pierre, être humain,  
pas à pas, marchant,  
glissant, grim pant,  
guettant au fond

l'instant où les eaux se rassembleront d'elles-mêmes  
pour me faire  
perdre pied.

J'ai toujours cherché  
la mer.

.....

En vérité c'est moi  
qui suis la rivière.  
Quelqu'un  
longe  
ma rive.

Il cherche  
parfois à ma surface  
des lumières et l'aile  
des ombres qui passent,

parfois à travers moi  
dans un autre pays.

Me voit-il?

---

J'ai rencontré un ami  
en longeant la rivière qui me traverse  
la tête.

C'était lui  
la rivière,

puisque cette rivière  
entre en métamorphose  
dès que s'annonce  
un confluent de volontés,  
là où siègent les dieux,

et se transforme  
en homme,  
mon ami -

qui ne saurait rien  
de cette rivière-univers,

les yeux (non  
pas noisette, comme je le croyais,  
mais topaze, n'est ce pas?)  
plutôt rivés aux flammes,

car au flot de la rivière elle peut préférer le  
feu,  
qui frissonne et brille dans sa tête,

alors que moi, attirée  
vers l'eau par  
les racines qui fouaillent,

je vois en lui  
une rivière, ou un homme  
qui scrute  
la rivière,  
un vagabond...



---

Ni l'arbre puissant,  
                                  le bruit  
                                  de l'océan  
ni la rivière qui coule vers  
                                  les abysses :

je suis le jeune arbre à l'écorce grise  
d'une espèce qui a besoin  
                                  de croître cent ans  
près de l'eau.

                  Son âme de Dryade  
rêve de plongeon, d'un piqué  
d'hirondelle sous les souples  
brindilles de sa couronne  
vers des cavernes insondables, de se glisser  
de l'autre côté du miroir docile.  
Ses racines  
                                  avancent pouce à pouce  
vers les filets d'eau invisibles  
qui les attirent  
                                  goutte à goutte  
à travers l'argile, les graviers, le sol  
gras, pour étancher  
                                  gorgée par gorgée  
sa soif d'arbre, chair de bois demeure  
du rêveur.

---

Sans le savoir es-tu  
flamme parmi les branches? Tu bats des ailes sans arrêt  
dans ta propre vie,  
mais je ne vois pas trace derrière toi  
de feuilles noircies.  
                                  Toi, n'est-ce pas,  
tu brûles?

.....  
Ami,

plus qu'ami

moins qu'ami,

j'ai rêvé que je venais chez les tiens  
porter un message.

Messagère des dieux, j'ignorais  
tout de ce que j'allais dire. Mais je savais  
que les destinataires  
comprendraient.

Tu avais une soeur,  
qui te ressemblait -

grande, les cheveux bouclés, le nez aquilin, interrogateur,  
une présence aiguë, toujours sur la brèche, aiguillonnée  
par une sorte de jalousie mal dissimulée -  
elle me ressemblait aussi,  
comme si nous étions deux soeurs : je la comprenais  
malgré le peu que je sais de ma propre  
présence.

Elle était gentille avec moi,  
m'accueillait avec chaleur dans la maison  
bruisante de gens empressés, cousins,  
grands-parents,  
oncles et tantes, tout le monde parlait vite,  
courait d'une pièce à l'autre.

Partout des plantes vertes tombaient de paniers,  
et frétilaient dans la lumière comme des poissons vif-argent  
lorsque passait et repassait la famille  
souriante, véhémement, filant  
d'éclatants rubans de concepts qui s'entrecroisaient dans l'air  
comme d'infrangibles fils de la vierge.

Je n'arrivais pas à te voir  
bien que tu fusses s—rement là  
quelque part dans cet endroit auquel il était évident que tu appartenais,  
mais ta soeur m'entraînait gentiment vers le centre du cercle  
et m'apportait la tasse qu'on offre  
aux messagers venus de loin, avant qu'ils n'ouvrent la  
bouche.

---

Je vois ceci maintenant  
que je commence à parler de toi et qu'enfin prête,  
je profite d'un instant de grâce pour parler  
de ce que j'ignore mais distingue dans le noir :  
cette flamme qui brûle ton âme est la flamme de l'  
Imagination.

Lorsque tu  
es là, sans  
y être,  
lorsque tu  
semble aller vers le sommeil  
alors qu'en vérité tu te laisses bercer par le flot des morts  
au milieu des vagues qui ne cessent  
de déferler,  
là où tu es  
le feu chimérique  
brille dans l'ancre du crâne :  
les Images sonnent l'hallali sur les parois crevassées  
tandis que la flamme s'ébroue dans la fumée.  
L'eau sourd tout autour de toi, mais en toi le feu  
gagne le noir.

---

Tu m'aimes selon mon coeur  
lorsque sur toi  
claque la langue de feu de  
l'Imagination,  
cet acte  
de l'esprit te rend libre  
d'agir.

Tu vis alors  
des moments d'absolue certitude,  
tu explodes de tous tes ors aux quatre coins mouvants, approximatifs  
de l'ancre enfumé,  
lorsque le chasseur  
enserme sa proie  
haletante, tremblante, dont le coeur  
bat la chamade, qu'il lui imprime sa marque  
et ne la lâche pas avant qu'elle revienne de son  
plein gré :

cet instant  
où l'Esprit Créateur, comme une soeur,  
prend la main froide et brûlante du Vagabond  
dans la sienne  
pour entrer dans la danse.

## AU SERPENT

Serpent Vert, je t'ai enroulé autour de mon cou,  
j'ai flatté ta gorge froide et palpitante  
lorsque tu as sifflé, en faisant étinceler  
tes écailles d'or comme des flèches, j'ai senti  
ton poids sur mes épaules,  
et contre mes oreilles le murmure d'argent  
de ta sécheresse,

Serpent Vert, et j'ai juré à mes compagnons  
que tu étais inoffensif ! Mais à vrai dire  
je n'avais ni certitude, ni espoir, je voulais seulement  
te tenir, pour cette joie,  
qui m'a laissé  
un long sillage de plaisir, lorsque tu as disparu  
dans un froissement de feuilles sous la houle  
d'herbe et d'ombres, et que je suis revenue  
souriante et pensive, vers le matin sombre.

SEPTEMBRE 1961

Cette année les anciens,  
les grands anciens  
nous ont laissé seuls sur la route.

La route mène à la mer.  
Nous avons les mots dans nos poches,  
obscures instructions. Les anciens

ont emporté la lumière de leur présence,  
nous la voyons disparaître derrière  
la colline.

Ils ne meurent pas,  
ils sont aspirés  
vers une intimité douloureuse

où apprendre à vivre sans les mots.  
E.P. « cela ressemble à la mort » - Williams : « impossible  
de vous décrire ce qui

m'est arrivé » -  
H.D. « indicible ».  
Les ténèbres

s'enroulent sur eux-mêmes dans le vent, les étoiles  
sont petites, l'horizon  
entouré d'un vague halo urbain.

Ils nous ont dit  
que la route menait à la mer  
et ont déposé

le langage entre nos mains.  
Nous entendons  
nos pas après chaque passage

de poids lourd qui nous laisse  
dans un nouveau silence.  
On ne peut atteindre

la mer par cette route  
sans fin vers la mer à moins  
de se tourner vers la fin que semble indiquer

le vol oblique de la chouette sombre  
qui la précède en silence,  
là-bas dans les profondeurs du bois.

Mais devant nous s'ouvre  
la route, nous comptons  
les mots dans nos poches, nous nous demandons

comment faire sans eux, nous n'arrêtons pas  
de marcher, nous savons  
que la route est longue, parfois

nous avons la sensation que le vent nocturne  
apporte une odeur de mer...

## ELOGE DE L'AIL

Personne ne chante la louange de l'ail.  
La façon dont chaque hampe à dessein  
s'achève en globe, en ombelle arrondie,  
fait dire aux gens,  
« Baguettes de tambour », et c'est vrai.  
En plus, c'est un cousin de l'oignon.  
Est-ce une raison  
pour l'ignorer ? Les fleurs - regarde -  
sont des bouquets de fleurs miniatures,  
chacune de six pétales d'elfe pointus  
et d'autres si fins que mes yeux  
ne sauraient les compter,  
et trois étamines de la taille  
d'un long cil.  
De chaque pied  
jaillit une gerbe de bonnes  
tiges égales, offertes  
au rond de tes bras. Les abeilles  
apprécient l'ail, elles -  
écoute-les, qui mènent leur recherche,  
bourdonnant les arias  
d'un opéra de miel, nommé *Ail*,  
fourrure d'or qui voluptueusement  
brosse ce mauve rêveur.

## PUISSANCE DU POETE

Dans un taxi, entre Brooklyn et le Queens,  
un jour gris de printemps. Le chauffeur Latino,  
à ma question, « ¿ es usted Mexicano ? » répond  
Non, il vient d'Uruguay. Je lui dis alors :  
« Le seul Uruguayen que j'ai rencontré  
était un écrivain - peut-être  
connaissez-vous son nom ? -  
Mario Benedetti ? »

Il lâche les mains  
du volant et se retourne vers moi,  
rayonnant de joie : « *Benedetti !*  
Mario Benedetti !! »  
Il y a  
des alléluias dans sa voix -  
nous exécutons un 8  
parfait sur l'autoroute lumineuse,  
et nous envolons, très haut au-dessus des files de voitures,  
dans un ciel bleu, azul, azul !

## ESSAIMAGES, I

Ces « essaimages » ont pour origine des photographies de Peter McAfee Brown. Ils ont été écrits alors que je travaillais à une introduction pour l'un de ses livres<sup>1</sup>. Ce ne sont pas des descriptions.

<sup>1</sup> Peter Brown, *Seasons of light*, Rice University press, 1988 [NdT]

## Athamor



Bois trempé. Lumière forgée. Chiffons  
ciselés. Or caillé, en fines  
pellicules. En feuilles.  
Comme une infusion.  
Son effluve partout répandu. Saturation.  
Evaporation. Floculation. Absorption.  
C'est un sac de papier, un sac de nourriture pour chien, sec,  
comme les hosties d'un sacrement, un sac sacré,  
d'un brun pâle qu'illuminent des signes rouges,  
et que soutient une substance sédimentée  
peluchant comme de la mousse, noir chocolat, dense, qui est l'ombre,  
appuyée à une timide et tremblotante  
évanescence qui est le bois  
ou le dernier rayon de soleil sous un banc de nuages  
juste avant que le soir s'installe,  
filtré par les toiles d'araignées et la vitre épaisse.  
Qui est l'union passagère  
du bois et de la lumière, dans une étreinte qui laisse le bois  
sans substance et sans ressort, et la lumière  
frappée de stupeur par sa propre destinée.

## Store



Beaucoup de choses se passent derrière notre dos.  
Beaucoup d'arbres, et pas seulement les plus célèbres, sans cesse  
tombent dans la forêt. On ne voit pas, mais quelque chose voit,  
ou quelqu'un, quelqu'un de différent,  
fait d'un autre type de molécules, ou des entités  
qui se passent de molécules – ou rien, personne :  
mais quelque chose a pris place, occupe l'espace, est présent, absent,  
de retour. Beaucoup de choses bougent des deux côtés des fenêtres ouvertes  
lorsque notre attention est distraite,  
à la façon dont nos âmes bougent quelquefois des deux côtés de nos corps.  
Chacun de nous a connu cela,  
mais depuis un siècle ou plus  
nous n'en finissons pas de perdre la mémoire, mues, feuilles mortes,  
comme des animaux ou des plantes mal dans leur peau.  
De toutes façons des choses se passent,  
qu'on y prenne garde ou non  
la porte du garage se referme à distance sur nos  
coups d'œil, coupe court, décapite –  
Nous sommes des animaux ou des plantes mal dans notre peau.  
Pendant que nous regardons ailleurs,  
de l'autre côté de cette guillotine ou par  
la fissure de jour oubliée sous le store négligemment fermé  
un bras de lumière irrésistible pénètre,  
ou s'échappe d'un endroit inattendu, dans la pièce où nous sommes,  
où il attendait son heure.  
Et bien qu'il puisse n'avoir rien à voir avec nous,  
et bien que nous ne puissions pas en faire la description,  
par lui notre condition est changée :  
des cellules se déplacent, un frou frou à peine plus audible que celui d'une tarlatane  
parcourt les livres fermés, une ou deux feuilles  
en tombent, on s'aperçoit lorsqu'on les lit,  
pour peu qu'on soit sincère, qu'on n'avait pas rêvé,  
non, mais qu'une fois de plus on est incapable de témoigner.

## ESSAIMAGES, II<sup>1</sup>

A la façon des poèmes écrits à partir des photographies de Peter McAfee Brown, ceux-ci viennent de phrases, extraites de leur contexte, que j'ai lues à ce moment-là – Ernst Wiechert, James Salter, et d'autres que j'ai oubliés. Les sources exactes importent peu, sauf pour *J'appris qu'elle s'appelait Proverbe*, qui vient d'un rêve que rapporte Thomas Merton dans une lettre à Boris Pasternak (relevée dans une chronique du Père Basil Pennington sur la biographie de Thomas Merton par Michael Mott [*National Catholic Reporter*, 11 janvier 1985]). Ces poèmes ne constituent pas une séquence, leur ordre est arbitraire. J'appelle « essaimage » une construction verbale qui n'est ni description, ni commentaire, mais prend forme sur la tangente, ou en parallèle, de ce qui l'inspire.

<sup>1</sup> C'est par ces « essaimages » que j'ai découvert Denise Levertov, à travers la traduction qu'en avait donnée Raymond Farina dans le n°112 de la revue *Action poétique* (juillet 1988). Voir « Aventures dans le commerce des mots », in *Poètes*. [NdT]

**« Le jour aspire au soir. »**

Le zénith aspire à l'horizon banal.  
Le vent du nord aspire au sud,  
et les nuages harassés  
cherchent, cherchent cette terre  
de fruits d'or et de marbre poli :  
mais le vent qui les mène  
est mordant, c'est l'hiver qu'ils apportent.  
A quoi ressemblera le soir promis ?  
Le jour, le jour sait  
qu'en dépit de tout  
le soir ne faillira pas,  
le soir ancien,  
avec ses lumières.

**« Le dernier conte de fée cruel, où l'on offre au couteau son cœur à nu. »**

La pièce est petite, la table simple,  
de sapin blanc bien propre.  
La maison est au fond de la forêt.  
Chacun vient seul, mais sous les yeux des autres,  
en tenant précieusement dans ses deux mains  
ce cœur qui jusqu'alors  
tambourinait, tambourinait sans cesse  
dans son antichambre intime –  
vient le déposer, nu et encore battant,  
au centre de la table simple  
dans la petite pièce  
où le couteau apparaîtra, aiguisé de frais, tenu  
par une main invisible.

**« La myriade du passé entre en nous et disparaît. Sauf qu'en elle quelque part, comme des diamants, se trouvent des fragments qui refusent d'être consumés. »**

Jusqu'à ce que parfois  
un esprit ou un corps ancien – on ne voit plus trop  
à quoi cela ressemble –  
ces insistances indurées  
ayant rejeté tout le reste,  
devienne pur diamant :  
transparence dure taillée  
en mille facettes miroitant  
des lumières de l'invisible,  
irisation originelle,  
arc-en-ciel de mort.

**« J'appris qu'elle s'appelait Proverbe. »**

Et les noms secrets  
de tous ceux que nous croisons et qui nous mènent plus avant  
dans notre labyrinthe  
de vallées et de montagnes, de vallées toujours plus tortueuses  
et de montagnes plus escarpées –  
leurs noms cachés nous sont toujours,  
comme Proverbe, des promesses :  
Rune, Présage, Fable, Parabole,  
ceux que nous n'avons croisé qu'un instant,  
mais crucial, les yeux dans les yeux,  
aussi bien que ceux que nous avons côtoyé des années durant sans les reconnaître

mais dont plus tard un mot  
nous revient comme une musique  
comme d'en haut parmi les feuilles,  
tout près mais hors de vue

nous conduisant d'arbre en arbre  
vers le temps et l'endroit inconnu  
où nous saurons enfin  
ce qu'arriver veut dire.

*(Sands of the well, 1996)*

## LE GRAND HERON NOIR

Depuis que je passe par les bois plutôt  
que par ce sentier fréquenté, c'est d'habitude  
les arbres que j'observe ; mais le spectacle de mes semblables  
que je préfère est une vieille femme  
qui pêche seule au bout d'une jetée,  
pendant des heures, dans une plénitude totale.  
Les Russes qui vont aux champignons après la pluie  
emportent avec eux tout un harnachement de sarafans rouges,  
de rossignols, de samovars et de fourneaux sur lesquels dormir  
(et dont ils seront sans doute bien incapables  
de se souvenir). Les familles vietnamiennes  
qui pêchent ou simplement sont assises le plus près possible  
de l'eau, me rappellent ce lac à Hanoi  
dans la lumière ambrée et la griserie du décalage horaire, le premier soir,  
comme si la paix dans la guerre était venue à la barre.  
Cette femme abîmée dans son plaisir évoque  
toute une culture, tenace fleur sauvage  
poussée toute seule entre les rangs de coton  
dans la terre rouge, sous les pieds  
des mulets et des maîtres. Je la vois  
enfant aux pieds nus près d'une rivière boueuse  
apprenant à se servir de la perche. A quels combats  
a-t-elle survécu, à quels labeurs ?  
Elle a ramassé tout le temps du monde  
- et rien d'autre - dans l'attente de maigres trophées,  
toute entière en elle-même comme un héron.

## REPERES

- LIFE IN THE FOREST (1978)  
Vie en forêt sept. 1994/août 1996  
**Mouvement**  
*Lentement*  
**Vie en forêt**  
**Lettre**  
*Un vagabond*  
*Un pèlerin rêve*  
**Journal d'une métamorphose**  
*Magique*  
Rêve : Château de Galais février 1995  
Le poète Li Po contemple une cascade décembre 1997
- THE JACOB'S LADDER (1958)  
**Au serpent** novembre 1988
- O TASTE AND SEE (1964)  
Ô goûte et vois mai 1990  
**Septembre 1961** octobre 2007
- RELEARNING THE ALPHABET (1970)  
Quelles aubes sauvages c'était janvier 2004
- THE FREEING OF THE DUST (1975)  
Les pilotes avril 2019
- BREATHING THE WATER (1987)  
**Eloge de l'ail** mai 1998  
**Puissance du poète** janvier 2004  
Essaimages, I octobre 2007  
*Une clé pour Cordoue*  
**Athamor**  
**Store**  
*L'espion*  
*L'embrasure*  
Essaimages, II  
« Elle pleurait, et les femmes la consolait. » août 2007  
« **Le jour aspire au soir.** » août 1988  
« **Le dernier conte de fée cruel...** » septembre 2007  
« Le geste répété de la mer. » août 1988  
« **La myriade du passé entre en nous et disparaît...** » août 1988  
« Le Saint, béni soit-il, a repris son errance... » août 1988  
« **J'appris qu'elle s'appelait Proverbe.** » août 1988
- SANDS OF THE WELL (1996)  
**Le grand héron noir** avril 2019